

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Du parmesan dans les tagliatelles

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

DU PARMESAN DANS LES TAGLIATELLES

COMEDIE

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Résumé

Brigitte veut obtenir dans son entreprise un poste au-dessus du sien. Elle invite chez elle son supérieur, chargé du recrutement, afin de se mettre dans ses bonnes grâces. C'était sans compter avec les gaffes de son mari et le charme de sa voisine.

4 ACTEURS : 2F/2H

**Pour plus d'informations, vous pouvez écrire à
contact@rivoirecartier.com**

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou
amateur, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr**

PERSONNAGES

BRIGITTE.

PAUL, *son mari.*

OPHELIE, *voisine et amie de Brigitte.*

LEGRAND, *supérieur de Brigitte.*

LE DECOR

Un salon comme on en voit chez les classes moyennes.

Brigitte, endormie, est allongée sur le canapé. Vêtue d'une robe de chambre, elle n'a pas retiré ses chaussons. Entourée de livres et d'atlas, elle ronfle à poings fermés, le visage appuyé sur un dictionnaire franco-italien. On entre. C'est Paul. Emmitouflé dans un blouson, il porte un sac à dos. Il aperçoit Brigitte et avance à pas de loup, puis heurte quelque chose et tombe.

PAUL. — Merde !

BRIGITTE, *se réveillant soudain.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

PAUL, *toujours au sol.* — C'est rien, ma chérie, c'est moi...

BRIGITTE. — Paul ?

PAUL, *se relevant.* — J'essayais de pas faire de bruit mais j'ai buté dans... (*Regardant autour de lui :*) C'est quoi tout ça ?

BRIGITTE. — Mes bouquins... Je voulais ranger mais je me suis endormie en plein...

PAUL, *s'approchant de Brigitte.* — Petit bisou...

BRIGITTE, *se reculant.* — Ah ! Tu sens l'alcool !...

PAUL, *penaud.* — Euh... oui, c'est possible...

BRIGITTE. — Vous avez encore bu comme des trous !

PAUL. — Non... pas tant que ça...

BRIGITTE. — Arrête Paul, s'il te plaît ! Tu sens le cognac à plein nez ! (*Écœurée :*) Et puis cette odeur de tabac...

PAUL. — Brigitte, je vais pas te mentir... On a bu un petit coup, fumé deux trois cigarettes...

BRIGITTE, *persifleuse*. — « Un petit coup ». On sait bien ce que ça veut dire...

PAUL. — Oh ça suffit, maintenant ! Ça faisait un an que j'avais pas vu mes potes, alors oui, c'est vrai, l'ambiance était festive. J'ai quand même le droit de m'amuser ! (*Un ton plus bas* :) Parce qu'ici, point de vue rigolade, je peux toujours m'accrocher...

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu marmonnes ?

PAUL. — Laisse tomber... Et toi ? T'as bien bossé ?

BRIGITTE. — Moi ? Oh... pas comme j'aurais voulu...

PAUL. — Attends Brigitte, c'est pas le moment de lâcher !

BRIGITTE. — Je sais... je sais...

PAUL. — Tu t'es fixé un objectif, alors s'il te plaît, tu t'y tiens !

BRIGITTE. — T'as raison...

PAUL. — Matin, midi et soir, ça doit être Italie, Italie, Italie !

BRIGITTE. — C'est ce que je fais ! Simplement le week-end, j'ai quand même besoin de souffler un peu...

PAUL. — Tu sais ce que Legrand a dit ? Il ne donnera le poste qu'à quelqu'un qui connaît bien l'Italie et la mentalité italienne...

BRIGITTE. — Je suis au courant, merci...

PAUL. — Oui mais, justement, Brigitte, t'es aussi au courant, j'espère, que l'Italie, c'est pas vraiment ton fort. Tandis que Christian...

BRIGITTE, *ironique*. — Merci de ton soutien, Paul, ça fait toujours plaisir...

PAUL. — Écoute ma chérie, je voulais pas te...

BRIGITTE, *aigre*. — Non mais c'est vrai, Paul. Si je cherche quelqu'un pour m'enfoncer, je sais que je peux compter sur toi.

PAUL. — Enfin, c'est toi qui m'as... tu m'as bien dit que la famille de Christian est italienne ?

BRIGITTE. — Du côté de sa mère, oui...

PAUL. — Et il parle couramment italien ?

BRIGITTE, *agressive*. — Oui ! Il parle couramment italien !

PAUL. — Je dis juste qu'il a un profil intéressant pour le poste, Brigitte ! Reconnais-le !

BRIGITTE. — Non !

PAUL. — Quoi ?

BRIGITTE. — *Non* ! C'est du français. Ça veut dire *no*, en italien.

PAUL. — Christian, dont la famille est italienne, et qui parle couramment italien, n'est pas un candidat intéressant pour un poste de Chef du secteur italien ? Quelqu'un qui sera amené à aller régulièrement à Rome ou à Milan ?

BRIGITTE. — Non, non, non et non !

PAUL, *interloqué*. — Et on peut savoir pourquoi ?

BRIGITTE. — Mais parce que... parce que... parce que non !

PAUL, moqueur. — Ça, c'est de l'argumentation, Brigitte, bravo ! C'est ce que tu comptes dire à Legrand ?

BRIGITTE. — Écoute Paul, tu m'as toujours laissé gérer les comptes...

PAUL. — Tu sais bien que les chiffres, c'est pas mon truc...

BRIGITTE. — J'ai remarqué.

PAUL. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

BRIGITTE. — Eh bien ça veut dire, tout simplement, qu'on est dans le rouge.

PAUL. — Et alors ? C'est ma faute, peut-être ?

BRIGITTE. — Je ne veux pas dire ça.

PAUL. — Tu crois que ça me plaît, d'être au chômage ? Tu penses que je ne préférerais pas bosser, comme tout le monde ?

BRIGITTE. — En tout cas, ça fait trois ans et on n'y arrive plus ! À chaque fois que j'entends la sonnette, je me demande si c'est pas un huissier prêt à nous saisir !

PAUL. — T'as vraiment le sens du drame...

BRIGITTE. — Si je passais de simple attachée commerciale à Cheffe du secteur italien, ça mettrait du beurre dans les épinards !

PAUL. — Et c'est ça que tu comptes dire à Legrand ? « J'ai besoin de mettre du beurre dans les épinards ? »

BRIGITTE. — Enfin, plus exactement, « du parmesan dans les tagliatelles ».

PAUL. — Hein ?

BRIGITTE, *pataugeant.* — Tu dis *du beurre dans les épinards*, alors comme on parle de l'Italie, moi je dis *plutôt du parmesan sur les tagliatelles.* (*Comme Paul ne réagit pas :) du beurre dans les épinards c'est une expression qui...*

PAUL, *déprimé.* — J'ai compris Brigitte, merci, j'ai compris...

BRIGITTE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PAUL. — Tu me rappelles nos problèmes de fric, tu m'expliques que j'y suis pour quelque chose, et au bout du compte, ça te donne envie de faire des blagues ? *Du parmesan dans les tagliatelles ? C'est censé être drôle ?*

BRIGITTE. — Monte pas dans les tours comme ça, j'essayais juste de dédramatiser...

PAUL. — Tu le veux, ce job, oui ou non ?

BRIGITTE. — Bien sûr que je le veux ! Si tu savais comme j'en ai marre, du service ! Avec Bernard et ses blagues pourries... L'autre jour, il m'a appelée en se faisant passer pour un de nos clients belges...

PAUL. — Tu sais ce qui te reste à faire : bosse, rebosse et re-rebosse !

BRIGITTE. — Si j'ai le poste on pourra changer de voiture...

PAUL. — Ce serait pas du luxe...

BRIGITTE. — S'acheter un home cinéma...

PAUL. — On va s'en mettre plein la vue...

BRIGITTE. — Changer de quartier...

PAUL. — Oh... pourquoi ? On est très bien ici.

BRIGITTE. — Tu trouves qu'on y est très bien ? C'est toi-même, quand on est arrivés, qui disais que c'était la zone !

PAUL. — Moi ?

BRIGITTE. — Oh oui ! J'ai même dû te rassurer en te précisant que ce n'était que provisoire ! Eh ben sois content : j'aurai ce job et on déménagera.

PAUL. — Toujours les extrêmes !

BRIGITTE. — Tu veux plus qu'on parte ?

PAUL. — Tout n'est pas à jeter, dans le quartier. On a quand même... quand même... Une boulangerie... juste en bas... et qui ouvre à sept heures !

BRIGITTE. — Pour nous servir le pain congelé qu'elle a reçu à cinq heures !

PAUL. — Bon d'accord... mais... il y a quand même le parc...

BRIGITTE. — Un repère de dealers...

PAUL. — Bon d'accord, j'irais pas forcément m'y promener après dix-neuf heures... Mais... et la supérette, juste en face ? C'est quand même pratique !

BRIGITTE. — Toujours fermée à cause des braquages...

PAUL. — Oui, c'est vrai, il y en a eu plusieurs ces derniers temps, mais aujourd'hui elle est ouverte !... Il y a aussi Ophélie... ta copine d'enfance... qui habite juste au-dessus...

BRIGITTE. — Oh tu sais... Ophélie... j'ai pas besoin d'habiter dans le même immeuble qu'elle pour la voir...

PAUL. — Tu veux dire que tu pourrais la quitter comme ça ?

BRIGITTE. — « La quitter » ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il ne s'agit pas de « quitter » Ophélie ! On n'est pas mariés avec elle, que je sache ?

PAUL, gêné. — Non, non... bien sûr...

BRIGITTE. — Elle est majeure et vaccinée, Ophélie. Si on va habiter à vingt minutes d'ici, je pense qu'elle s'en remettra !

PAUL. — Le prends pas comme ça, Gigitte...

BRIGITTE. — Mais je le prends comme tu me le donnes, Paul ! C'est curieux ça... toi qui trouvais ce quartier horrible, maintenant tu lui inventes toutes les qualités !

PAUL. — Pas du tout, Gigitte...

BRIGITTE. — Arrête de m'appeler comme ça, ça m'énerve. Si tu voulais me démoraliser, t'as gagné !

PAUL. — Au contraire Gi... euh... Brigitte ! Moi je ne souhaite qu'une chose : que tu tiennes ce que tu as dit ! Pour toi ! Pour ton évolution professionnelle et ton bien-être personnel !

BRIGITTE. — Alors j'aimerais bien un peu de soutien !

PAUL. — Du soutien ? Mais bien sûr ma chérie ! Qu'est-ce que je peux faire ?

BRIGITTE, *lui tendant un livre.* — Fais-moi réviser, tiens...

PAUL, *prenant le livre.* — Qu'est-ce que tu veux que je ? ...

BRIGITTE. — Pose-moi des questions.

PAUL, *compulsant le livre.* — Des questions sur quoi ?

BRIGITTE. — Aucune importance !

PAUL, *continuant à tourner les pages et s'arrêtant soudain.* — Alors... Quelle est la capitale ?

BRIGITTE. — Quoi ?

PAUL. — La capitale de l'Italie ?

BRIGITTE. — Tu te fous de moi, Paul ?

PAUL. — Non, ma chérie. Tu m'as demandé de te demander n'importe quoi, alors moi...

BRIGITTE, *s'énervant.* — Je bosse tout le week-end sur l'Italie et tu trouves rien d'autre à me demander que la capitale ? C'est limite insultant...

PAUL. — C'était pour te mettre en jambe, avant des questions plus difficiles...

BRIGITTE. — Eh ben passe directement à la vitesse supérieure ! Allez ! Je suis chaude, là...

PAUL. — T'as pas répondu...

BRIGITTE. — À quoi ?

PAUL. — À ma première question...

BRIGITTE. — Oh !... Venise, bien sûr !

PAUL. — Quoi, Venise ?

BRIGITTE. — Venise, la capitale de l'Italie ! (*Un temps.*)
Attends, je me trompe... C'est pas Venise... c'est...
Florence ! Non, non... attends... Ne me le dis pas...
Rome ! Rome, voilà... C'est parce que je potassais la
Renaissance italienne alors j'ai mélangé... C'est
normal aussi !... Avec une question aussi stupide...

PAUL. — Pas de souci, ma chérie, c'était juste un
échauffement...

BRIGITTE. — Ça y est, je suis échauffée ! Alors, vas-y !...

PAUL, tournant des pages. — J'ai quelques expressions de
tous les jours, là...

BRIGITTE. — Trop simple, Paul ! Il ne s'agit pas d'aller
commander une pizza à Naples ! Je crois que t'as pas
bien saisi qu'on est dans le haut niveau !

PAUL, tournant encore des pages. — Tu veux du niveau ?
D'accord... (*Il s'arrête sur une page .:*) Raconte-moi la
formation de l'unité italienne.

BRIGITTE. — Quoi ?

PAUL. — « L'unité italienne ». (*Un temps.*) Tu sais pas ?
C'est pourtant la naissance de l'Italie moderne !

BRIGITTE. — Chut ! Laisse-moi réfléchir...

PAUL, *tout en lisant*. — Si tu sais pas, dis-le.

BRIGITTE, *pataugeant*. — Si, je sais, Paul ! Mais accorde-moi deux minutes ! Le temps que ça me revienne... Alors... L'unité italienne... euh... eh bien c'est ce qui a permis au pays... d'être euh... très, très... euh... très uni.

PAUL, *après un temps*. — Mais encore ?

BRIGITTE, *éludant*. — Je t'ai dit l'essentiel. Après, je te connais, tu vas plus suivre...

PAUL. — Et qui l'a faite, cette unité ?

BRIGITTE. — Euh... c'est... euh... Ah ! Je connais que lui...

PAUL. — On dirait pas...

BRIGITTE. — J'ai son nom sur le bout de la langue...

PAUL. — Je vais te le dire, parce que je vois bien que...

BRIGITTE. — Attends ! Je sais, je sais... (*Elle marmonne quelque chose d'incompréhensible puis :*) Garibaldi !

PAUL. — Dis-donc, t'as l'accouchement difficile...

BRIGITTE. — En tout cas, je t'ai dit la bonne réponse !

PAUL. — Tu m'as l'air bien sûre de toi...

BRIGITTE. — Je le sais parce que j'ai un moyen mnémotechnique.

PAUL. — Ah oui ?

BRIGITTE. — Je pense à « Gary-va-au-bal-à-midi, Gary-au-bal-midi, Gary-bal-midi, Gary-bal-di ».

PAUL, *après un temps.* — Et ça serait pas plus rapide de te rappeler directement de Garibaldi ?

BRIGITTE. — N'importe quoi, Paul, ce serait trop compliqué !

PAUL, *refermant le livre.* — Bon, écoute Brigitte, dans la vie, faut pas écrire plus haut que son style.

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

PAUL. — Oublie ce poste, Brigitte, tu vas te planter !

BRIGITTE, *aigre.* — Merci, Paul, tu m'as bien aidée !
(*Soudain, Brigitte regarde son téléphone.*) Putain, c'est lui !

PAUL. — Qui ?

BRIGITTE, *paniquée.* — Legrand !

PAUL. — Pourquoi il t'appelle à cette heure-ci ? Et un dimanche, en plus !

BRIGITTE, *décrochant, prenant sa voix la plus aimable.* — Oui ? Tiens, Jean-Marc ! (*Un temps.*) Pas du tout, j'étais en train de travailler. (*Un temps.*) Eh oui, un dimanche soir ! Vous savez, moi je suis opérationnelle sept jours sur sept... (*Un temps.*) Pardon ? (*Un temps.*) Quoi ?

PAUL. — Qu'est-ce qui se passe ?

BRIGITTE, *bas, à Paul.* — Le gouvernement italien a été renversé par le parlement ! (*Haut, dans le téléphone* :) Oui, bien sûr, je suis au courant !

PAUL. — Tu savais ?

BRIGITTE, *bas, à Paul.* — Mais non ! (*Haut, dans le téléphone :*) Je ne parle que de ça depuis hier ! (*Un temps.*) C'est arrivé cette nuit ? (*Elle est décontenancée.*) Ah... Oui... oui mais hier... hier j'avais un pressentiment ! Ce que j'en pense ? (*Bas, à Paul :*) Il me demande ce que j'en pense ! (*Haut, dans le téléphone :*) Est-ce que le marché italien va devenir fébrile ? Euh... (*Paniquée, elle regarde Paul, qui lui fait signe qu'il n'en sait rien.*) Non... Non... Jean-Marc, moi qui connais intimement l'Italie... C'est un peuple très uni... Vous savez... l'unité Italienne... Gary-va-au-bal-à-midi, Gary-au-bal-midi, Gary-bal-midi, Gary-bal-di... (*Elle cherche quoi dire.*) Et comme on dit là-bas... Spaghetti... expresso... et Vaffanculo ! (*Elle rit.*) Comment ? Vaffan... ? C'est une expression... une expression pour signifie littéralement... euh... on s'en bat les... enfin... faut pas s'inquiéter, quoi... (*Elle rit.*) Voilà... Ah ? Tiens ?... Mais c'est près de chez moi ça ! ... Merci Jean-Marc... À demain ! (*Elle raccroche et explose.*) Mais quelle quiche ! C'est pas possible d'être aussi nulle !

PAUL. — T'as vraiment le sens de la modération !...

BRIGITTE. — Tu vas me dire que j'ai été brillante ?

PAUL. — J'irais peut-être pas jusque-là... Cela dit... tu m'as surpris. T'as réussi à t'en sortir en disant que de la mer... en improvisant totalement... Tout espoir n'est peut-être pas perdu.

BRIGITTE. — Pour l'Italie ?

PAUL, *gentil.* — Peut-être.

BRIGITTE, *la tête sur son épaule*. — Merci mon chéri...

PAUL. — Pourquoi tu lui as dit « Mais c'est près de chez moi ça » ?

BRIGITTE. — Ah... C'est parce qu'il prend un verre au *Bar des sports* au coin de la rue.

PAUL. — Au *Bar des sports* ? Un dimanche soir ? Mais c'est hyper-glauque !

BRIGITTE. — Tu sais, en ce moment... Jean-Marc, ça va pas fort... Il s'est fait quitter par sa femme il y a trois semaines... Quinze ans de mariage foutus en l'air... Et puis il y a Zambault...

PAUL. — Zambault ? Celui à qui tu as déposé ton CV ?

BRIGITTE. — Oui, le Directeur commercial. Le boss de Jean-Marc, si tu veux... En ce moment, Zambault est nerveux parce que son adjoint l'a laissé tomber. Du coup, il a deux fois plus de boulot et il tarabuste Jean-Marc !

PAUL. — Mais pourquoi t'as déposé un CV chez Zambault ?

BRIGITTE. — Zambault est le supérieur de Jean-Marc... Je me disais que... s'il trouvait mon CV intéressant... il pourrait me proposer le poste de Chef du secteur italien...

PAUL. — En passant par-dessus Legrand ?

BRIGITTE. — On peut toujours rêver... Jean-Marc, de son côté, se verrait bien en Directeur commercial adjoint... Conclusion : il est dans tous ses états, le pauvre Legrand...

PAUL, *riant*. — T'aurais pu l'inviter à prendre un café !

BRIGITTE, *après un temps*. — Mais oui !... Excellente idée !

PAUL, *ne riant plus*. — C'était une blague, Brigitte...

BRIGITTE. — Non non, Paul. Pas une blague. Une idée géniale ! Ça fait des mois que je cherche une occasion d'inviter Legrand. La voilà !

PAUL. — Pourquoi tu veux l'inviter ?

BRIGITTE. — Pour organiser une rencontre avec Ophélie.

PAUL. — Ophélie ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

BRIGITTE. — Il a craqué sur elle.

PAUL. — Quoi ?

BRIGITTE. — Il n'a rien dit, rien exprimé, mais moi je l'ai senti... Il est mordu !

PAUL. — Lui, peut-être, mais elle ?

BRIGITTE. — Elle aussi !

PAUL. — Ah... T'es sûre ?

BRIGITTE. — Elle me l'a pas dit clairement, mais bon... j'ai compris...

PAUL. — Qu'est-ce que t'as compris ?

BRIGITTE. — Un jour, on parlait de Legrand et là, Ophélie a dit : « Il a quand même une certaine classe. »

PAUL, *ironique*. — Wouah ! Effectivement, ça c'est une déclaration ! Heureusement que tu sais lire entre les lignes...

BRIGITTE. — Évidemment, là, je te raconte... mais je t'assure que son regard en disait long...

PAUL. — Quoiqu'il en soit, Brigitte, tu penses pas qu'il vaudrait mieux que tu laisses les choses se faire, plutôt que de jouer aux marieuses ?

BRIGITTE. — Mais Paul, tu comprends pas ? C'est pas de l'ingénierie matrimoniale, c'est de la stratégie en ressources humaines.

PAUL. — Tu peux décoder ?

BRIGITTE. — Legrand arrive, on boit un verre, on se détend, il fait plus ample connaissance avec Ophélie... Pour ce qui est de la suite ... Je crois que j'ai ma petite idée... Et à ce moment-là, je serai devenue celle qui aura fait naître leur couple ! Quelque chose me dit que Legrand verra d'un œil très favorable ma candidature pour l'Italie...

PAUL. — Mais qu'est-ce que c'est que ce plan sur la comète ?

BRIGITTE. — C'est pas un plan sur la comète, c'est un plan en béton.

PAUL. — Non seulement ça tient pas debout, ton truc, mais en plus, c'est complètement casse-gueule.

BRIGITTE. — Je sais que toi, la prise de risque...

PAUL. — C'est pas la question. Il y a aucun risque, dans ton histoire.

BRIGITTE, *satisfaite*. — Ah !

PAUL. — Mais il y a la certitude de s'en prendre plein la tronche de tous les côtés !

BRIGITTE. — C'est bien toi, ça ! Qu'est-ce que t'es timoré !

PAUL. — Sois réaliste ! Tu t'imagines que les gens sont des petites marionnettes et que tu vas leur faire exécuter gentiment ton petit scénario ?

BRIGITTE. — Mais enfin Paul, qu'est-ce qui te prend ?

PAUL. — Il me prend que... eh bien... d'abord je ne suis pas sûr que Legrand soit le type d'Ophélie.

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu en sais ?

PAUL. — Je la connais depuis longtemps...

BRIGITTE. — Moins longtemps moi ! Et puis je sais de quoi je parle, c'est mon amie d'enfance.

PAUL. — Et si ton petit stratagème marche ? Si Ophélie tombe dans les bras de Legrand ? À ton avis, qui va bénéficier d'un poste hyper-intéressant, bien payé, qui va être amené à faire de nombreux allers-retours en Italie ? Tu penses que c'est toi qui décrocheras le gros lot ? Oh non ! Ce sera Ophélie !

BRIGITTE. — Impossible !

PAUL. — Et en quel honneur ?

BRIGITTE. — Ophélie est standardiste. Elle a beaucoup de qualités, mais Legrand ne peut pas la bombarder Cheffe du secteur italien comme ça !

PAUL. — Tu crois que ce serait la première à bénéficier d'une promotion canapé ? M'enfin, Brigitte réfléchis ! Si Ophélie se mettait avec Legrand, il pourrait même la nommer Cheffe des ventes, si ça lui plaisait...

BRIGITTE, *décontenancée.* — T'as peut-être raison...

PAUL. — Évidemment, j'ai raison. Tout ça va se retourner contre toi... Et tu l'auras dans l'os, encore une fois...

BRIGITTE. — Jamais Ophélie laissera faire ça.

PAUL. — Quoi ?

BRIGITTE. — Ophélie est mon amie. Jamais elle me trahirait de cette façon.

PAUL, *ricanant.* — Gigitte, qu'est-ce que t'es idéaliste...

BRIGITTE. — M'appelle pas comme ça, Paul, c'était ma mère qui m'appelait comme ça... je suis plus une petite fille...

PAUL. — Ophélie n'est ni pire ni meilleure qu'une autre ! Si on lui propose des avantages, tu crois qu'elle va cracher dessus ?

BRIGITTE. — Tu connais rien aux femmes ! L'amitié, c'est sacré !

PAUL. — Imagine que ça rate : le courant passe pas entre eux. T'auras l'air de quoi ?

BRIGITTE. — Aucune importance. Ça m'aura permis de mieux connaître Legrand. De le voir d'une façon moins... moins officielle... d'établir une relation de confiance...

PAUL. — Et si ça marche ?

BRIGITTE. — Tant mieux !

PAUL. — Et si ça marche pour qu'ensuite ils se séparent, comme des chiffonniers ! Plus personne n'aura envie de te voir et là, tu te retrouveras aux archives à classer des cartons huit heures par jour dans une cave éclairée par un néon ! Quant à Ophélie, elle ne nous adressera plus la parole !

BRIGITTE. — Ce que t'es négatif, Paul... T'as vraiment pas l'esprit d'entreprise ! Allez ! ... Qui ne tente rien n'a rien ! (*Prenant son téléphone.*) Elle est peut-être pas là...

PAUL. — Si.

BRIGITTE. — Comment tu le sais ?

PAUL, *après un moment de flottement.* — Je... j'ai vu de la lumière en arrivant, alors je me suis dit que...

BRIGITTE. — Je l'appelle...

PAUL. — Non attends Brigitte, Attends !

BRIGITTE, *au téléphone.* — Allô, Ophé ? Ouais ! Dis-moi... Je me demandais si tu voulais venir prendre un verre à la maison ? (*Un temps.*) Oui, il est là. (*Un temps.*) Oh... maintenant ! OK, super ! À tout de suite !... Et d'une !

PAUL. — Brigitte, il est encore temps d'éviter une catastrophe. Faisons-nous un petit apéro sympa avec Ophélie et laissons Legrand déprimer au pathétique *Bar des sports*...

BRIGITTE, *sans l'écouter, elle a composé un numéro.* —
Allô, Jean-Marc ? Toujours au *Bar des sports* ? Oui,
nous aussi on trouve cet endroit très sympathique !

PAUL, *à part.* — Tu parles, un vrai coupe-gorge, ce boui-
boui...

BRIGITTE. — Dites-moi...

PAUL, *bas.* — Brigitte, ne fais pas ça !

BRIGITTE, *bas, à Paul.* — Tais-toi ! (*Haut, dans le téléphone :*) Figurez-vous que mon mari et moi, nous organisons un petit apéritif impromptu avec une amie. Et comme vous êtes dans le quartier, nous nous demandions si cela vous disait de vous joindre à nous ? (*Un temps.*) Non non, nous avons tout ce qu'il faut ! (*Un autre temps.*) Rassurez-vous, nous non plus nous ne sommes pas en tenue de gala ! (*Un temps.*) Très bien ! Vous avez de quoi noter ? Impasse des lauriers. Le trente-et-un. À tout de suite ! (*Elle raccroche.*) Bon ! (*Regardant le désordre autour d'elle.*) Maintenant, redonnons à cette pièce une apparence décente. (*Elle range, puis, après quelques secondes :*) Paul, tu peux m'aider ?

PAUL, *peu enthousiaste.* — Oui, oui...

BRIGITTE. — Quoi ?

PAUL. — Rien, rien...

BRIGITTE. — Tu voulais pas que j'invite Legrand, donc maintenant tu vas traîner des pieds toute la soirée ?

PAUL. — Mais non...

BRIGITTE. — Alors active un peu ! Et puis non, va plutôt changer de tenue !

PAUL. — Qu'est-ce qu'elle a, ma tenue ?

BRIGITTE. — Enfin, Paul, elle est complètement naze !

PAUL. — Merci, ça fait toujours plaisir...

BRIGITTE. — Tu viens de passer un week-end de poivrots avec ta bande de potes. T'es crade, c'est normal...

PAUL. — Je suis pas crade du tout, qu'est-ce que tu...

BRIGITTE. — Paul, ça suffit maintenant, arrête de discuter et va te changer !

PAUL. — Qu'est-ce que tu veux que je mette, un costume ?

BRIGITTE. — Mais non ! Surtout pas ! Je viens de dire à Legrand qu'on était en mode « décontract ».

PAUL, *montrant sa tenue.* — Je suis en mode « décontract ».

BRIGITTE. — T'es pas en mode « décontract », t'es en mode « dégueulasse ».

PAUL. — Je comprends plus...

BRIGITTE. — Trouve quelque chose de décontract, mais décontract chic !

PAUL. — Je sais pas si j'ai ça en magasin...

BRIGITTE. — Débrouille-toi !

PAUL. — Et toi ?

BRIGITTE. — Quoi, moi ?

PAUL. — Tu comptes accueillir Legrand en robe de chambre ?

BRIGITTE, *se regardant.* — Oh non ! J'avais complètement oublié...

PAUL. — Moi, je vais essayer de trouver quelque chose dans le « décontract chic »...

BRIGITTE. — Attends ! Moi d'abord...

On sonne.

BRIGITTE. — Me dis pas que c'est lui ? Pas déjà ?

PAUL, *chuchotant.* — C'est notre dernière chance ! On fait semblant de pas être là... Tu lui diras qu'on a eu une urgence...

BRIGITTE. — Va ouvrir.

Paul disparaît. On ouvre une porte.

PAUL, *off.* — Ah ! Tiens... Ophélie !... Salut...

OPHELIE, *off.* — Salut Paul ! ... Brigitte vient de m'appeler...

PAUL, *off.* — Oui... C'est sympa... ça fait longtemps qu'on t'a pas vue...

OPHELIE, *paraissant.* — Bonsoir Brigitte !

BRIGITTE, *faisant la bise à Ophélie.* — Bonsoir ma chérie !
(*Incommodée* :) Dis donc... t'as pris un apéro avant de venir ?

OPHELIE. — Pourquoi ?

BRIGITTE. — Je ne sais pas... on dirait que tu as bu un verre... ou deux...

OPHELIE, gênée. — Oui, peut-être...

PAUL, qui a reparu. — Legrand va pas tarder.

BRIGITTE, se faisant du vent. — Et puis cette odeur de cigarette...

OPHELIE. — Legrand ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

PAUL. — Il paraît que t'en pines pour lui.

OPHELIE. — Quoi ?

PAUL. — C'est ce que m'a dit Brigitte.

OPHELIE. — Tu m'expliques ?

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu veux que je t'explique ?

OPHELIE. — Legrand va venir ?

BRIGITTE. — Oui ! C'est chouette, hein ?

OPHELIE. — Je ne savais pas que c'était un de vos amis...

BRIGITTE. — Ce n'est pas un ami, mais franchement, Ophé, toi-même tu n'arrêtes pas de dire qu'il faut qu'on instaure une bonne ambiance de travail dans la boîte...

OPHELIE. — Il y a urgence ! Vendredi encore, Legrand a qualifié le service de la paie comme « le plus gros ramassis de feignasses » qu'il ait jamais connu.

BRIGITTE. — Tu vois ! Donc, plutôt que de rester dans la plainte, ce qui est toujours la solution la plus facile, eh bien j'ai décidé de passer à l'action !

OPHELIE. — En invitant Legrand ?

BRIGITTE. — Avec lui, on a que des relations professionnelles.

OPHELIE. — Est-ce qu'on a vraiment envie d'avoir d'autres relations ?

BRIGITTE. — Si on se connaît mieux, je suis sûre qu'on va gagner en convivialité ! Et si on gagne en convivialité, on va gagner en efficacité ! C'est du win-win !

OPHELIE. — Mouais... Et donc... j'en pince pour lui ?

BRIGITTE. — Pour qui ?

OPHELIE. — Pour Legrand. C'est Paul qui vient de me dire ça.

BRIGITTE, riant, mal à l'aise. — Quoi ? Ah... sacré Paul !... Je vous laisse, il faut que je me change !

Elle sort.

OPHELIE. — Je la sens nerveuse.

PAUL. — Je sais pas ce qui lui a pris...

OPHELIE. — Elle se doute de quelque chose ?

PAUL. — Non, non... ne t'inquiète pas...

OPHELIE, *humant Paul*. — J'en étais sûre ! On sent le cognac et le tabac à plein nez ! Elle a compris, je te dis !

PAUL, *chuchotant*. — Calme-toi ! Elle a rien compris du tout...

OPHELIE, *prenant la main de Paul*. — Et ses remarques... « tu as bu un verre »... « cette odeur de cigarette » ?

PAUL, *lâchant sa main et chuchotant toujours*. — Pas ici, tu es folle !

OPHELIE, *au bord des larmes*. — Comment tu me parles...

PAUL, *chuchotant*. — Brigitte est à côté !...

OPHELIE. — Je culpabilise tellement... Tu m'aimes toujours, dis ?

PAUL, *la prenant dans ses bras*. — Bien sûr, Fédé...

OPHELIE, *enlaçant Paul et pleurant*. — M'appelle pas comme ça, c'est complètement con... Bon, alors tu lui dis quand ?

PAUL. — Je lui dis quand quoi ?

OPHELIE, *se détachant de Paul*. — Pour nous deux !

PAUL, *lui faisant signe de se taire*. — C'est pas le moment...

OPHELIE, *exaspérée mais restant dans le chuchotement*. — C'est jamais le moment ! J'en ai assez de toutes ces cachoteries...

PAUL, *paniqué*. — Oui, je sais, on en a déjà parlé...

OPHELIE. — C'est pas les prétendants qui manquent !

PAUL, inquiet. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

OPHELIE. — Je veux dire que si tu ne te décides pas à t'engager pleinement avec moi, je n'aurai pas de mal à trouver quelqu'un !

PAUL. — Hein ? Mais enfin, qu'est-ce que tu ?...

Brigitte rentre. Aussitôt, Paul et Ophélie s'éloignent l'un de l'autre, tandis qu'Ophélie tente de sécher ses larmes.

BRIGITTE, jeans, chaussures et tee-shirt, observant Ophélie. — Tu es bizarre...

OPHELIE, dont la voix chevrote. — Mon allergie...

BRIGITTE. — Tu devrais arrêter de fumer. Comme Paul.

On sonne.

BRIGITTE. — C'est lui ! Paul, va te changer ! (À Ophélie :)
Et toi, essaie d'être un peu plus...

Brigitte disparaît. Paul avant de disparaître à son tour, fait un signe d'encouragement à Ophélie. Ouverture de porte. Ophélie sort un mouchoir.

BRIGITTE, off. — Bonsoir Jean-Marc !

LEGRAND, off. — Bonsoir Brigitte !

BRIGITTE, off, un peu gênée. — On se euh... on se fait la bise ?

LEGRAND, off, gêné lui aussi. — La... euh... ? Oui, oui... si vous...

Ils se font la bise. Fermeture de porte.

BRIGITTE, *off.* — Venez par ici.

LEGRAND, *apparaissant.* — Tiens ? Ophélie !

OPHELIE. — Bonsoir M. Legrand.

LEGRAND. — Appelez-moi Jean-Marc ! (*La regardant :*)
On se fait euh... on se fait la bise ? (*Reniflant :*)
Qu'est-ce que ça sent ?

BRIGITTE, *réapparue avec un vaporisateur.* — C'est l'usine de retraitement de déchets ! (*Elle vaporise copieusement Ophélie, qui en tousse, ainsi que Legrand.*) Avec le vent d'ouest, ça s'infiltré à travers les fenêtres...

LEGRAND. — Ça doit être pénible...

BRIGITTE, *prenant une bouteille.* — Je vous sers un verre ?
C'est du lambrusco. Un petit vin italien pétillant.

LEGRAND. — Décidément ! ... Vous et l'Italie !...

BRIGITTE, *tout en faisant le service.* — Vous savez Jean-Marc, l'Italie, c'est une seconde patrie, pour moi...

*Pendant ce temps, Paul apparaît mais se cache à moitié.
Il est en slip avec un pantalon ainsi qu'une chemise dépliée et froissée qu'il tient à la main. Il essaie d'attirer l'attention de Brigitte. Ophélie, qui l'a remarqué, lui fait des signes pour qu'il disparaisse.*

LEGRAND. — Alors, vous êtes sûre que cette crise gouvernementale ne va pas ralentir le commerce ?

BRIGITTE, prise au dépourvu, disant ce qui lui vient à l'esprit, alors qu'elle aperçoit Paul et sert des verres à la chaîne. — Cette crise ? ... euh... non, non, ne vous inquiétez pas... Vous savez... l'Italie c'est quand même le pays de Fellini, de Rossini, de Puccini, de Chantilly, de Normandie, de gazouillis, de gargouillis, de...

LEGRAND, observant les nombreux verres servis par Brigitte. — Dites-moi Brigitte, vous ne m'aviez pas dit qu'on serait quatre ? (*Observant Brigitte qui, à son tour, fait des gestes à Paul pour qu'il s'en aille, il tourne la tête vers Paul. Médusé, Legrand se lève.*)

BRIGITTE, riant nerveusement. — Ah ! Jean-Marc... Permettez-moi de vous présenter mon mari !

PAUL, gêné de se montrer dans cette tenue, avançant lentement tout en tentant de cacher sa nudité et tendant la main. — Euh... Bonjour...

LEGRAND, gêné également, lui serrant la main du bout des doigts. — Monsieur...

PAUL. — Appelez-moi Paul !

BRIGITTE, bas. — Fiche le camp d'ici !

PAUL. — Excusez ma tenue... mais je n'ai plus une seule chemise repassée...

LEGRAND, trop heureux de trouver un sujet de conversation. — Ne m'en parlez pas... Trouver du personnel qualifié, en ce moment, c'est une horreur...

PAUL. — Ah oui ? Parce que chez nous, c'est Brigitte qui se tape tout le...

BRIGITTE, *le coupant et couvrant sa voix*. — Tout à fait, Jean-Marc ! C'est ce que je disais à Paul avant votre arrivée...

LEGRAND. — J'ai une Coréenne, Mông, qui repasse très bien. Elle pourrait venir faire quelques heures chez vous ?

BRIGITTE. — Pourquoi pas ! Excellente idée ! En attendant, Jean-Marc, excusez-moi, mais je vais devoir m'éclipser quelques instants pour...

OPHELIE. — Laisse, Brigitte. C'est un apéritif à la bonne franquette ! Je suis sûre que ça ne gêne pas outre mesure M. Legrand...

LEGRAND. — Bien entendu ! Appelez-moi Jean-Marc.

OPHELIE, *acide*. — Et puis ça montrera à Paul qu'il serait temps qu'il mette de l'ordre dans ses affaires...

PAUL, *surpris par cette attaque*. — Mettre de l'ordre dans... quoi ?

BRIGITTE, *bas, à Paul*. — Habille-toi ! (*Il s'exécute.*)

LEGRAND. — Eh bien, Ophélie, je ne savais pas que vous aviez un si fort caractère !

OPHELIE. — Excusez-moi si je vous ai paru un peu...

LEGRAND. — Mais pas du tout ! Si vous saviez... toute la journée je côtoie des gens qui se mettent à plat ventre devant moi... tout ça parce que je suis Responsable du développement... alors croyez-moi, quand j'entends une personne qui n'hésite pas à dire ce qu'elle pense... j'apprécie !

OPHELIE. — Merci M. Legrand...

LEGRAND. — Appelez-moi Jean-Marc...

OPHELIE. — Merci Jean-Marc... Surtout qu'il y a plein de trucs pour éviter le repassage. Tenez... par exemple... Quand on prend sa douche, il suffit de laisser ses vêtements à proximité et hop ! Plus aucun faux pli !

LEGRAND. — Je fais toujours ça quand je dois passer une nuit ou deux à l'hôtel. Vous aussi vous êtes une adepte de la vapeur ?

OPHELIE. — Et comment ! Il y a une autre méthode que j'aime bien, c'est celle du sèche-cheveux...

LEGRAND. — Tiens ? Je ne connais pas...

OPHELIE. — C'est très simple. Vous accrochez le vêtement chiffonné à un cintre. Ensuite, vous passez vos mains à l'eau et vous les appliquez sur les faux plis. Après cela, vous dirigez le sèche-cheveux à cinq centimètres environ du vêtement, en position « chaud » ou « froid », cela dépend du tissu.

PAUL, qui s'est habillé mais dont la jalousie commence à poindre. — Ophélie... Tu ne vas pas assommer M. Legrand avec tes conseils de grand-mère...

LEGRAND. — Au contraire, c'est très ingénieux ! Mais peut-être cette conversation ne vous intéresse-t-elle pas outre mesure?... Qu'à cela ne tienne... Ophélie... Je vois que vous êtes une femme pleine de ressources. Je serai curieux d'échanger avec vous quelques conseils de ménagère... Êtes-vous libre demain, à déjeuner ?

PAUL, dans un accès de possessivité. — Non !

Tout le monde est surpris par cette intervention.

LEGRAND. — Ah ? ...

BRIGITTE. — Comment... non ?

OPHELIE, *regardant Paul avec un air de défi.* — Mais pas du tout... je suis libre...

LEGRAND. — Très bien !

BRIGITTE, *à Paul.* — Qu'est-ce qui te prend ?

PAUL, *tendant de se justifier.* — Non mais je croyais... Je pensais qu'Ophélie avait sa séance de natation...

OPHELIE. — Non, c'est le mardi.

PAUL, *penaud alors que Brigitte le regarde d'un œil inquisiteur.* — Ah oui... c'est vrai...

LEGRAND. — Bien, dites-moi, Brigitte... que pensez-vous de la situation ?

BRIGITTE. — La situation ?

LEGRAND. — Cette crise politique italienne !

BRIGITTE. — Hein ? Ah ! Oui, oui... la crise politique...

LEGRAND. — C'est tout de même préoccupant !

BRIGITTE. — Moui... oh... pas tant que ça...

LEGRAND. — Ah bon ? En tout cas, ce n'est pas du tout ce que disent les économistes. D'ailleurs Christian les rejoint complètement. Il est très inquiet. Vous savez que du côté de sa mère, toute sa famille est italienne ? Eh bien eux, ils pensent que c'est grave. Mais puisque vous n'avez pas l'air inquiète, je serai curieux d'écouter votre analyse.

Un silence se fait. Tout le monde est pendu aux lèvres de Brigitte.

BRIGITTE, *cherchant ses mots*. — Eh bien voilà, Jean-Marc... Vous savez... l'Italie... C'est un pays très... très... très très au sud.

LEGRAND, *après un silence, car il attend la suite*. — Jusque-là, nous sommes d'accord...

BRIGITTE, *ne sachant exactement ce qu'elle va dire*. — Oui, oui, bien sûr... Mais qui dit *sud* dit *soleil*. Et qui dit *soleil*, dit *moral*. Et qui dit *moral* dit *commerce*. Sud-Soleil-Moral-Commerce, voilà la quadrature du cercle italien !

PAUL, *jouant l'admiration*. — C.Q.F.D. !

LEGRAND, *pas convaincu*. — Brigitte, je crois qu'il faut renoncer aux raisonnements caricaturaux.

BRIGITTE. — Tout à fait...

LEGRAND. — Chaque nation est plus complexe que les stéréotypes auxquels on la réduit trop souvent.

BRIGITTE. — Absolument...

LEGRAND. — Et ça, Christian l'a parfaitement compris.

BRIGITTE. — Christian ?

LEGRAND. — Vous savez, j'hésite entre vous et lui pour le poste de Chef du secteur italien. Eh bien, ça n'a rien de personnel, je vous prie de le croire, mais je pense qu'il a une vision très précise de la conjoncture italienne.

Un temps durant lequel Brigitte, Paul et Ophélie se montrent affectés par cette remarque.

**SI VOUS ÊTES ICI, VOUS AVEZ LU ENVIRON
50% DU TEXTE.**

POUR AVOIR LA SUITE

RENDEZ-VOUS À L'ADRESSE SUIVANTE :

<https://rivoireetcartier.com/du-parmesan-dans-les-tagliatelles/>

Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont librement téléchargeables sur :
www.rivoirecartier.com

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible d'une condamnation allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.